

## FRANCE MONDE



« Avec un gallon d'essence à 6 dollars en Californie et une moyenne nationale à 4,08 dollars, contre 1,75 le 25 février, ce n'était plus tenable pour Donald Trump », analyse Jean-Éric Branaa, spécialiste des États-Unis. PHOTO ALEX BRANDON/AFP



L'édito

Thibaud Vuitton

Le chaos  
comme méthode

Moyen-Orient

Trump, un cessez-le-feu  
pour sortir de l'impasse

Après avoir menacé de ramener l'Iran « à l'âge de pierre », Donald Trump a finalement accepté un (fragile) cessez-le-feu de quinze jours en échange de la réouverture du détroit d'Ormuz. Alors que des négociations incertaines s'engagent avec Téhéran, le président américain cherche la sortie de secours.

DOMINIQUE DIOGON  
dominique.dioigon@centrefrance.com

**L**a planète, et accessoirement les marchés financiers, peuvent souffler. Pour l'instant. Après une journée de mardi, où il a tenu le monde en haleine, annonçant l'anéantissement de l'Iran, Donald Trump s'est finalement dégonflé, une nouvelle fois, dans la nuit. Et non, une civilisation n'est pas morte, comme il en avait brandi un peu vite la menace, au grand soulagement des pétromonarchies et de tous les pays du globe, guettés par une pénurie d'hydrocarbures.

« **Construire un nouveau récit** » Cette reculade, qui ouvre la voie à quinze jours de négociations à l'issue bien incertaine en échange de la réouverture du détroit d'Ormuz, témoigne de l'impasse dans laquelle s'est engouffré le président américain en croyant à l'écroulement rapide du régime des mollahs vendu par Benjamin Netanyahu. D'où des répercussions de plus en plus importantes sur la scène intérieure au fur et à mesure que les Américains paient les pots cassés de ce conflit très impopulaire. « Donald Trump a durci le ton et adopté une rhétorique guerrière pour satisfaire sa base électorale, les MAGA, qui attendent de lui une posture de chef invincible, d'une Amérique qui

ne se laisse pas faire. Cependant, il n'allait pas aller jusqu'au bout, car plus de 60 % des Américains sont opposés à cette guerre. Il joue donc sur deux tableaux. Cette guerre l'embarrasse, et il cherche une porte de sortie, analyse Jean-Éric Branaa, maître de conférences à l'université d'Assas. Le délai de deux semaines qu'il s'est donné lui permet de construire un nouveau récit, de prétendre qu'il a obtenu ce qu'il voulait, et de se retirer de ce conflit dont les objectifs n'ont jamais été clairs. Cela lui permet de revenir sur la scène domestique, surtout après les résultats des élections de mardi, qui montrent qu'il a beaucoup à faire avant les élections de mi-mandat. » À sept mois des midterms, les voyants virent en effet au rouge vif. « Il y a eu deux scrutins importants, poursuit le spécialiste des États-Unis. D'abord en Géorgie, pour remplacer Marjorie Taylor Greene. Bien qu'un candidat pro-Trump ait gagné dans ce comté très trumpiste, il n'a remporté la victoire qu'avec 16 points d'avance, contre 34 pour Greene précédemment. C'est une belle remontée pour les démocrates. Ensuite, dans le Wisconsin, une élection pour un juge à la Cour suprême a vu la victoire des démocrates. La Cour suprême locale est désormais à majorité démocrate (5-2) pour plusieurs années. C'est un revers significatif pour Donald Trump, car cette instance sera cruciale en cas de contestation des résul-

tats électoraux pour fraude. » À 6.500 km des rives du Potomak, la République islamique revendique, aussi, la victoire. Malgré la décapitation des plus hautes instances du pays, avec l'assassinat du guide suprême, Ali Khamenei, le régime affiche une étonnante résilience. « Le régime iranien voulait sa survie, il l'a obtenue, mais à quel prix ?, interroge Antoine Basbous, politologue, directeur de l'Observatoire des pays arabes et associé chez Forward Global. Pour l'idéologie iranienne, les hommes qui dirigeaient ce pays et ne sont plus de ce monde sont des martyrs. En revanche, pour l'Iran qui vit sur terre, pour la population, les infrastructures sont réduites, l'appareil sécuritaire est réduit, les pertes sont énormes. De plus, ce pays est soumis depuis sa naissance à un mille-feuille de sanctions qui est toujours là. Ça va donc être problématique pour le régime de survivre à lui-même avec moins de moyens, plus de dépenses et plus de mécontentement de la majeure partie de la population. » Grâce à la médiation du Pakistan, le temps sera donc à la diplomatie les quinze prochains jours. En théorie car dès hier soir, le cessez-le-feu affichait déjà une certaine fragilité... Sachant que les objectifs de Donald Trump ne sont pas ceux de Benjamin Netanyahu, que peut-on attendre de ces discussions avec des Iraniens, désormais sous la coupe des Gardiens

de la révolution, qui ont toujours un stock de 500 kg d'uranium enrichi à 60 %, suffisants pour fabriquer une dizaine de bombes atomiques, une véritable menace existentielle pour l'État hébreu ? « L'uranium enrichi fait partie de la négociation. Si l'Iran ne le sort pas de son territoire, rien n'aura été résolu. Il va y avoir beaucoup de problèmes à résoudre dans cette négociation. Je crois que la levée des sanctions sera une clé majeure pour que l'Iran fasse de vraies concessions sur le nucléaire et sur le balistique », analyse Antoine Basbous.

« **Le chapitre est clos** »

En cas d'impasse dans les négociations, scénario probable du fait des demandes maximalistes de Téhéran sur Ormuz comme sur le nucléaire, la tentation sera grande pour le président américain de se retirer du jeu. « L'intention des États-Unis est de considérer que le chapitre est clos, tranche Antoine Basbous. Ils sont venus au secours d'Israël, ils ont beaucoup fait, ils ont des échéances électorales, alors que pour Israël le travail n'est pas terminé et qu'il va falloir poursuivre. Pour le peuple iranien, la vie va devenir plus difficile. Peut-être qu'avec l'affaiblissement et l'humiliation du régime, même s'il crie victoire, ce dernier ne va pas pouvoir subvenir aux besoins de sa population au niveau d'avant la guerre et donc de nouvelles possibilités de soulèvements peuvent se pointer à l'horizon. » Mais les Iraniens, certes durablement affaiblis, n'ont pas les mêmes urgences que Donald Trump. « Avec un gallon d'essence à 6 dollars en Californie et une moyenne nationale à 4,08 dollars, contre 1,75 le 25 février, ce n'était plus tenable. Ce n'est pas tant l'Américain moyen qui était touché, mais tout le secteur des transports. Il va répéter inlassablement qu'il a été magnanime, qu'il a fait plier Téhéran en les forçant à négocier. Il présentera les destructions subies par l'Iran comme la preuve de la supériorité américaine. Ce récit suffira à son entourage, aux élus et à la majorité des Américains, qui auront l'impression que le contrat "Make America Great Again" est rempli », anticipe Jean-Éric Branaa. ●

« **Toute une civilisation va mourir ce soir, pour ne jamais réapparaître.** » Ainsi parlait Donald Trump sur son réseau social mardi matin, laissant le monde entre perplexité et angoisse. Quelques heures plus tard, il donnait l'impression de faire marche arrière, en annonçant l'ouverture de négociations avec l'Iran et quinze jours de cessez-le-feu. Dire des horreurs, proférer les pires menaces, reculer en se proclamant grand vainqueur. Du pur Trump. Mais quel succès peut-il revendiquer ? Le régime iranien a bien mieux résisté qu'attendu. Pire, il a démontré qu'il possédait une arme de dissuasion massive : bloquer le détroit d'Ormuz et impacter aussitôt l'économie mondiale. Hier, les marchés financiers remontaient et les prix du pétrole redescendaient. Mais jusqu'à quand ? Les négociations s'ouvrent sur la base d'un plan en 10 points rédigé par Téhéran et jugé « viable » par Trump. Un plan qui, dans la version relayée par les médias iraniens, demande la levée de toutes les sanctions internationales, la compensation des pertes iraniennes liées à la guerre et la reconnaissance du droit de l'Iran à enrichir l'uranium... Des demandes irréalistes qui rendent imprévisible l'issue des négociations. Et même si la paix venait à l'emporter, la guerre contre l'Iran et les propos de Trump ont peut-être définitivement abîmé l'image des États-Unis. La superpuissance qui se voulait garante de la stabilité mondiale apparaît désormais comme un facteur de déstabilisation.